Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 22 (1949-1950)

Heft: 1

Artikel: Adam Mickiewicz : homme et poète

Autor: Regamey, Constantin

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869965

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

22e tome N° 1 Septembre 1949

ETUDES DE LETTRES

Bulletin de la Société des Etudes de Lettres, N° 73

ADAM MICKIEWICZ, HOMME ET POÈTE

Conférence prononcée le 15 juin 1949 à l'occasion d'une cérémonie organisée par l'Université de Lausanne pour commémorer le 150e anniversaire de la naissance du grand poète polonais, professeur de littérature latine à la Faculté des Lettres de 1839 à 1840.

C'est une tâche très ardue que de présenter dans un bref aperçu la grandeur d'un poète qui s'exprime en une langue peu connue et, en même temps, extrêmement variée et riche en nuances dont les finesses ne se prêtent guère à la traduction. On a beau vanter la puissance évocatrice du style, l'abondance du vocabulaire poétique, la surprenante variété et nouveauté de ressources syntaxiques ou la souplesse harmonieuse de la mélodie des phrases — ces louanges demeurent gratuites tant qu'on ne peut pas les étayer d'exemples concrets, tant qu'on ne peut pas *montrer* ces beautés. Les finesses ne sont accessibles qu'à ceux qui connaissent la langue, qui la connaissent à fond, qui saisissent l'ensemble des associations qu'un mot, une tournure stylistique peuvent évoquer. Sans la connaissance intime des trésors d'une langue, toute tentative d'interpréter une œuvre poétique est terne et superficielle.

Il est vrai que les mérites de l'œuvre de Mickiewicz ne s'épuisent pas dans les éléments d'ordre stylistique et formel. Nous avons devant nous une poésie qui fut appelée à guider les destinées de la nation entière, à former son attitude, à la préserver du désespoir, à lui inspirer l'espérance et à lui montrer la voie de la résurrection. Une telle poésie ne pouvait

pas s'enfermer dans les cadres de l'art pur, elle devait s'engager totalement dans les luttes idéologiques et politiques de son époque. Elle possède donc un contenu lourd de signification. Ici, semblerait-il, rien ne s'oppose à l'interprétation. Si les nuances stylistiques et purement poétiques échappent au traducteur, celui-ci peut au moins rendre exactement le contenu idéologique de l'œuvre. Pourtant, il ne s'agit pas là de traités politiques ou philosophiques, ni de propagande ou de polémique versifiée, pas même d'une poésie patriotique telle que nous la trouvons chez un Körner, à l'époque des guerres napoléoniennes en Allemagne, ou chez un Petöffi en Hongrie. L'œuvre de Mickiewicz est une vraie poésie, une poésie qui ne recourt pas aux persuasions rationnelles ni aux émotions faciles, mais qui, dans une langue ardente et imagée, cherche à évoquer et à suggérer les idées plutôt que de les exposer ou expliquer. Et les images, les symboles dont cette poésie se sert sont tout aussi intraduisibles que son style. Il suffit parfois à un lecteur polonais d'une allusion insignifiante, d'un appel à la tradition historique, d'une image, pour que le symbole apparaisse en toute profondeur et plénitude. Les mêmes symboles ne disent presque rien à un étranger, et lorsqu'on essaie de les commenter, ils perdent leur valeur esthétique, leur puissance et ce côté vague qui est inséparable d'un symbole poétique.

Il n'est pas facile non plus d'analyser la *vie* de Mickiewicz, qui présente une série de paradoxes. Né dans une province orientale, aux confins de la Lithuanie, ce poète, qui deviendra plus tard le symbole même de la nation polonaise, n'a jamais connu les autres régions, plus importantes, de sa patrie : ni le centre du pays, ni ses capitales. Et l'œuvre la plus « polonaise » qu'il ait écrite, l'épopée nationale du pays, débute par l'invocation : « Lithuanie, ma patrie... » Invocation déroutante pour tous ceux qui ne connaissent pas la tradition historique de la Pologne et de la Lithuanie, la symbiose et l'interpénétration des deux pays unis depuis le XIVme siècle, symbiose qui n'a été rompue que vers la fin du XIXme siècle. Ce n'est pas le seul paradoxe. Génie poétique doué d'une facilité créatrice stupéfiante, capable d'improviser pendant

des heures avec une rare puissance, Mickiewicz abandonna presqu'entièrement l'activité littéraire à l'âge de 35 ans, au moment du plus grand épanouissement de son talent, au moment où il avait acquis une renommée mondiale. Penseur profond et clairvoyant — il n'a pas su éviter les crises d'un mysticisme naïf et maladif ; homme qui exerçait un prestige irrésistible sur les esprits de tous ceux qu'il rencontrait, homme qui a su imposer son autorité à la nation entière — il devient disciple soumis et docile d'un obscur mystificateur. Politicien malchanceux et maladroit dont toutes les initiatives sont vouées à l'échec — il est néanmoins considéré comme le chef spirituel, incontestable et presque incontesté de la nation. Un des écrivains les plus profondément religieux, les plus sincèrement chrétiens, il se trouva constamment en opposition à l'église et n'hésita pas à s'associer aux mouvements les plus extrémistes de la gauche, tout en restant en même temps bonapartiste fervent.

Certes, il y a là des contradictions inévitables dans une individualité forte et farouchement sincère. Pourtant certaines contradictions ne sont qu'apparentes. Pour les comprendre, il faut situer Mickiewicz et son œuvre dans son époque et dans les conditions exceptionnelles dans lesquelles son activité s'est déroulée. Le romantisme, qui pour les pays occidentaux n'était qu'un courant esthétique et idéologique, fut appelé à jouer dans les pays slaves un rôle beaucoup plus important. Au début du XIXme siècle, tous ces pays, sauf la Russie, se trouvaient sous un joug étranger. Dans certaines régions slaves comme la Bohème, la Slovaquie, dans les pays balkaniques, la domination étrangère était de si longue date qu'elle parvint à étouffer presqu'entièrement la culture jadis florissante de ces peuples et à reléguer leurs langues nationales au rang des patois des paysans. En Russie également, bien que ce pays n'ait pas perdu son indépendance politique, le sentiment de la culture nationale venait de naître après les succès du règne de Catherine II et surtout après la victoire sur Napoléon en 1812. Mais cette culture devait encore se forger la langue dans laquelle elle pourrait s'exprimer, car jusqu'à la moitié du XVIIIme siècle la seule langue littéraire de la Russie fut le slavon de l'église.

L'éclosion du romantisme coïncida avec ce moment historique. Les idées lancées par les précurseurs du romantisme, par Rousseau ou Herder, ranimèrent l'intérêt pour ce qui dans chaque culture était original et individuel. Pour se libérer de la culture classique qui nivelait les différences caractéristiques, il fallait, dans le temps, remonter jusqu'au moyen-âge et redescendre, dans l'espace, vers les sources de l'art populaire qui avait encore conservé sa pureté originale. Pour les peuples slaves, ceci équivalait à la recréation de leur vie nationale.

Plus encore. Herder n'a pas seulement insisté sur l'intérêt des particularités nationales. Dans son célèbre livre « *Ideen zur Geschichte der Menschheit* » il donna les caractéristiques des différents peuples et consacra un passage extrêmement flatteur aux Slaves, dont il exalta l'esprit patriarcal et pacifique et les vertus idéalistes. Il prédisait qu'un jour viendrait, et qui n'était pas loin, où les Slaves, sortis de la torpeur séculaire, oubliant leurs querelles intestines allaient prendre conscience de leur force et de leur nombre et se dresser contre leurs oppresseurs pour faire éclore, à la lumière de la liberté, tous les dons de leur génie.

Certes, l'image dressée par Herder était idéaliste et fausse, mais on ne saurait s'étonner que ces idées lancées par un des écrivains les plus célèbres de l'époque aient trouvé un écho enthousiaste parmi les jeunes patriotes slaves et enflammé les esprits, surtout en Bohème. C'est une chose notoire que la renaissance nationale des Tchèques et des Slovaques fut l'œuvre des savants comme Dobrovsky, Palacky, Safarik et des poètes romantiques comme Jungman et Kollar, de même que la véritable littérature russe ne date que des poètes romantiques : Joukovsky, Pouchkine, Lermontoff.

La situation de la Pologne était différente. La Pologne était le seul pays slave qui avait une culture ancienne ininterrompue. Elle s'est trouvée, au seuil du XIXme siècle, dans la même situation politique que les Tchèques et les Slaves méridionaux, mais, tandis que ceux-ci dans leur lutte contre l'oppresseur pouvaient compter sur l'appui de la Russie, la

Pologne fut elle-même victime de cette nation slave et ne trouvait d'appui nulle part. Les Tchèques et les Slaves méridionaux avant de lutter pour récupérer l'indépendance politique devaient recréer la notion même de leur culture nationale. La Pologne possédait déjà cette culture, mais c'était tout ce qui lui restait, son unique arme contre les oppresseurs. Ceci explique la haute envolée de la littérature romantique polonaise, qui surpassa par sa puissance idéologique celle des autres nations slaves, et en même temps ceci explique la résonnance que cette littérature trouva en Pologne même.

Au début, lorsque l'occupation des puissances qui ont partagé la Pologne, ne pesait pas encore trop lourdement sur la vie de la nation, le rôle de cette littérature se bornait à attester la vitalité de la culture nationale, à prouver au monde que le peuple, même privé de vie politique, continue d'exister. Mais à l'issue malheureuse de l'insurrection de 1831, lorsque les dernières libertés furent supprimées, cette littérature jaillit comme une flamme d'une puissance encore inouïe en Pologne et prend fièrement la conduite des destinées de la nation. Le peuple, comprimé dans son effort vers le progrès, et cependant conscient de sa grandeur récente, encore plein d'élan après les réformes régénératrices de 1791 et 1794, concentre dans les manifestations de l'esprit et de l'art toute son énergie et toute son âme. Comme par miracle, les plus grands génies poétiques que la Pologne ait produits apparaissent à la fois, à la même époque tragique : Adam Mickiewicz, Juliusz Slowacki, Zygmunt Krasinski et, un peu plus tard, Cyprian Norwid. Ils vivent tous en exil.

La richesse et la nouveauté de leur production, reflet de la vie spirituelle d'une nation dont le nom avait été rayé de la carte politique de l'Europe, est un phénomène qui mérite d'intéresser non seulement l'historien de la littérature, mais aussi le sociologue et l'historiosophe. Et il a suscité en effet la curiosité de l'Europe entière. Dans cette Europe qui avait à peine su qu'une littérature existait en Pologne, les noms de Mickiewicz, Slowacki et Krasinski deviennent célèbres d'un coup. Mais les noms seulement. Leurs œuvres, à quel-

ques exceptions près, demeurent inconnues, et rien d'étonnant que l'engouement jadis si enthousiaste pour les auteurs mêmes ait vite passé. Si le nom de Mickiewicz n'est pas encore oublié, ceci vient avant tout du souvenir de son enseignement tumultueux au Collège de France. Quant à Slowacki et Krasinski, leurs noms ne disent aujourd'hui presque rien en dehors de la Pologne [1].

J'ai déjà parlé de la langue et de l'exotisme des symboles poétiques comme d'une des raisons pour lesquelles la production littéraire de ces auteurs ne pouvait trouver en Occident la résonance qu'elle méritait. Il faudrait encore ajouter la nouveauté et la hardiesse de l'idéologie dont les Polonais eux-mêmes n'étaient pas toujours capables de suivre les envolées vertigineuses. Pour leur époque, ces idées furent trop neuves pour qu'on ait pu comprendre d'emblée leur portée. Plus tard, surtout dans la seconde moitié du XIXme siècle, lorsque les préoccupations plus réalistes et pratiques eurent pris possession des esprits, cette idéologie parut surannée, même en Pologne. La poésie romantique fut placée parmi les reliques nationales, mais ne guida plus la nation. Ce ne fut que dans le passé tout récent, durant les événements tragiques de la dernière guerre, en face des expériences presque apocalyptiques que la Pologne a dû traverser, que la vitalité de cette littérature déjà centenaire, recouverte de la poussière des années, apparut avec pleine évidence, redevint une source de consolation, d'espérance, de foi et de force.

Le contenu idéologique de cette poésie peut nous paraître aujourd'hui quelque peu naïf et par trop idéaliste. Mais il constitue un ensemble si original, si profond et si noble que même avec ses égarements il serait difficile de trouver quelque chose d'analogue dans les autres littératures romantiques de l'Europe. Pour trouver des œuvres de même ordre de grandeur et de profondeur, il faudrait évoquer Dante, Shakespeare, Goethe.

1. On peut citer, comme exception, « Nova et Vetera », 1940, contenant de nombreux extraits et de profondes analyses des œuvres de ces poètes.

On pourrait me reprocher cette comparaison comme partiale et exagérée. Je crois cependant que pour se faire un jugement objectif sur cette littérature, il faudrait la connaître à fond et en langue originale. Et si les poètes comme Mickiewicz, Slowacki, Krasinski avaient eu à leur disposition un langage plus universel, comme ce fut le cas de Chopin, ils se trouveraient, comme Chopin, parmi les grands génies de l'humanité entière. Malgré le caractère foncièrement national, malgré l'accent patriotique très prononcé, cette littérature n'est nullement exclusiviste. Elle ne voit de solution du problème polonais que dans la mesure où une solution des problèmes concernant l'humanité entière la précèderait. On y chercherait en vain la poésie patriotique banale, la glorification de la nation ou les lamentations nostalgiques des exilés. Au contraire, c'est une littérature optimiste, animée d'une foi inébranlable dans la bonté et la justice finale de la Providence, brûlant d'amour pour toutes les nations, même pour les nations ennemies. On n'y trouve ni haine ni désir de vengeance vis-à-vis des oppresseurs de la Pologne. Cette littérature ne prêche pas la punition, elle attend la rédemption.

Dans tout ce mouvement idéologique et littéraire, Mickiewicz occupe la place centrale. Il fut le premier à introduire le romantisme en Pologne, le premier qui comprit les tâches exceptionnelles que les événements historiques imposaient à la littérature. Né, la veille de Noël, en l'an 1798, dans une modeste maison villageoise aux environs de Nowogrodek, il passa son enfance à la campagne, dans un site paisible qui n'a guère ressenti les effets des grands événements de la fin du XVIIIme siècle. En dépit des partages de la Pologne, ce petit coin du pays, éloigné des grands centres, vivait une vie de petite noblesse polonaise, avec ses traditions mi-chevaleresques mi-paysannes, ses anciennes coutumes, comme si rien ne s'était passé. Les légendes héroïques de la région, datant encore du moyen-âge lithuanien, le charme des chants populaires, formaient l'âme du futur poète, et la paix de cette vie ne fut bouleversée que par le passage en 1812 de la Grande Armée et son retour tragique.

Mickiewicz avait alors 14 ans et cette première impression laissa dans son âme une trace inoubliable. C'est de cette époque que date son culte de Napoléon, auquel il restera fidèle sa vie entière.

Trois ans plus tard, son lycée terminé, Mickiewicz s'inscrivit à l'Université de Wilno en s'adonnant à l'étude de la langue grecque, des littératures latine, polonaise et russe, de la rhétorique, de la poétique, de l'histoire universelle, des langues allemande et anglaise, et en suivant par dessus le marché les cours obligatoires d'algèbre, de chimie et de physique. Malgré un programme aussi chargé il trouva encore le temps d'étudier les nouveautés philosophiques et littéraires de son temps : Kant, Klopstock, Goethe, Schiller. Il fonda avec un groupe d'amis une association dont le but était de propager l'instruction et d'épurer les mœurs en cultivant les traditions nationales. Ces jeunes gens, qui se donnèrent le nom de Philomathes, Amis de la Science, se réunissaient régulièrement pour discuter les nouveautés scientifiques et littéraires. A ce moment vint le premier amour de Mickiewicz, malheureux comme d'habitude dans les biographies des poètes, mais auquel la Pologne doit son premier drame romantique, *Les Aïeux*. On désignait par ce nom la fête des morts, une cérémonie d'origine païenne, mais que les paysans lithuaniens continuaient de célébrer en secret, et qui invoquait les esprits des défunts. Dans ce cadre romantique, Mickiewicz évoque les péripéties de son amour malheureux.

Ces scènes fantasques d'une audace poétique inouïe à l'époque et dont la composition attentait à toutes les règles du drame classique firent sensation dans toute la Pologne, de même qu'une œuvre de Mickiewicz qui les précéda, un volume de *Ballades et Romances* influencées par Bürger et Schiller, mais inspirées des légendes de la région et dont le style d'une incomparable simplicité populaire contrastait vivement avec le style imbu de rhétorique que l'on cultivait à cette époque en Pologne et auquel Mickiewicz lui-même avait payé tribut dans ses premiers essais poétiques. De la même époque (vers 1823) date un poème héroïque, *Grazyna*

basé sur une légende lithuanienne et l'*Ode à la jeunesse,* dépassant par sa fougue les célèbres odes de Schiller.

Cette activité poétique fut brutalement interrompue par une catastrophe imprévue. L'inspecteur russe d'instruction publique à Wilno, Nowosilzeff, flaira un danger de conspiration dans les travaux inoffensifs des Philomathes. Les chefs de cette association et, parmi eux, Mickiewicz furent arrêtés et internés dans des couvents désaffectés transformés en prison. La sentence signée par le tzar fut prononcée un an plus tard. En accusant vingt étudiants d'avoir tenté par l'instruction de propager un nationalisme déraisonnable, elle les condamnait à l'exil perpétuel. Mickiewicz et deux de ses amis devaient s'établir à St. Petersbourg, où ils seraient gardés à la disposition du Ministère de l'instruction publique. Le 25 octobre 1824, Mickiewicz, âgé de 26 ans, quitta sa terre natale pour ne la revoir jamais.

L'exil d'ailleurs ne fut pas dur. Transféré de St. Petersbourg à Odessa, ensuite à Moscou, Mickiewicz jouissait d'une liberté relative à l'intérieur des frontières russes. Il fut accueilli avec enthousiasme par les milieux libéraux et intellectuels de la Russie, qui connaissaient déjà et appréciaient ses œuvres. Il entra ainsi en contact avec les meilleurs éléments de ce peuple dont il n'avait connu jusqu'à cette époque que les bureaucrates et les policiers. Il se lia bientôt d'amitié avec Ryleïeff et Bestoujeff, les principaux chefs de la conjuration des décabristes. Lorsqu'après l'échec de cette révolte ses chefs furent pendus ou déportés en Sibérie, Mickiewicz partagea pleinement le deuil de la société éclairée de la Russie, ce qui le rapprocha encore plus de l'élite intellectuelle de ce pays. Malgré les reproches de ses compatriotes scandalisés par cette fraternisation, il se lia d'amitié avec plusieurs écrivains de Moscou, avant tout avec Pouchkine qui voyait en Mickiewicz un des plus grands génies poétiques de l'époque.

Cette appréciation n'était d'ailleurs pas basée exclusivement sur les œuvres de Mickiewicz écrites à Wilno. Le poète a publié entre temps (1826) le recueil des *Sonnets de Crimée*, résultat de son voyage au sud de la Russie. Le

raffinement stylistique, la nouveauté des procédés poétiques, l'audace des métaphores, la souplesse et la richesse de la langue de cette œuvre déchaînèrent une véritable guerre entre les romantiques et les traditionalistes et valurent à Mickiewicz une renommée universelle. Cependant la sensation provoquée par ce joyau de poésie descriptive fut bientôt éclipsée par le poème épique *Konrad Wallenrod* publié en 1828. La forme et les personnages de ce poème, visiblement inspirés par Byron, n'auraient pas suffi pour produire un effet aussi foudroyant ; mais c'était la première œuvre de Mickiewicz concernant directement la situation politique de la Pologne, et en même temps c'était un coup d'audace. Le poète, interné en Russie et surveillé, réussit à publier sous les yeux mêmes de la police russe un appel à peine camouflé à la lutte contre la tyrannie des tsars et suggéra même les méthodes à employer dans cette lutte.

Konrad Wallenrod est une glorification de la vengeance et de la trahison. Le sujet est basé sur quelques détails de l'histoire des guerres entre la Lithuanie et les Chevaliers Teutoniques, que le poète modifia librement. Le héros, un Lithuanien, a été enlevé par les Teutons alors qu'il n'était qu'un petit garçon. Baptisé, il grandit parmi les Chevaliers, mais il n'a pas oublié sa patrie et rêve de la venger. Cependant un vieux barde lithuanien retient ses élans en lui disant : « Toi, tu es esclave, l'unique arme des esclaves est la trahison. Reste encore parmi les Allemands, efforce-toi de gagner leur confiance. Plus tard, nous verrons comment agir ». En effet le jeune Lithuanien réussit à passer pour l'un des Chevaliers, Konrad Wallenrod, et il est même élu Grand Maître de l'Ordre. C'est alors qu'arrive l'heure de la vengeance. Le faux Konrad Wallenrod engage les troupes teutoniques dans une embuscade et les fait massacrer par les Lithuaniens. Sa trahison est découverte, mais il meurt, ayant au cœur la joie effrénée de la haine et de la vengeance accomplie.

Konrad Wallenrod marque le commencement d'un conflit intérieur qui hantera longtemps Mickiewicz : conflit concernant les méthodes à choisir pour libérer son pays

asservi et démembré. La solution proposée dans ce poème est encore simpliste et amorale ; quatre ans plus tard Mickiewicz trouvera une solution bien différente, plus profonde et plus spiritualisée. Pour le moment toutefois la jeune génération en Pologne ne voit dans *Wallenrod* que l'appel à l'action, l'apothéose du sacrifice à la patrie et à la liberté. Et l'influence produite par ce poème ne fut pas un des moindres facteurs qui provoquèrent l'insurrection de 1830-31.

La censure russe cependant ne se doutait de rien, et Mickiewicz reçut même, grâce à l'appui de ses amis influents, la permission de faire un voyage à l'étranger. Il quitta St. Petersbourg en bateau, le 27 mai 1829. Le lendemain de son départ, un contre-ordre de la police arriva, lui retirant le passeport. Mais il se trouvait déjà en pleine mer.

Il se rend d'abord en Allemagne où il fait visite à Goethe, suit les cours de Hegel, dont il est d'ailleurs déçu. Il voyage en Suisse et en Italie et s'arrête finalement à Rome. Reçu avec enthousiasme par la haute société polonaise et russe établie à Rome, Mickiewicz s'adonne à la vie mondaine, mais en même temps une profonde évolution intérieure s'opère en lui. Il retrouve son équilibre moral dans la foi et redevient ce chrétien fervent qu'il ne cessera d'être sa vie durant. Et lorsque, comme la foudre, vient la nouvelle de l'insurrection en Pologne, insurrection dont Mickiewicz était indirectement responsable, il n'est plus pressé de rejoindre les rangs des insurgés. Il n'éprouvait plus de haine pour les Russes parmi lesquels il avait trouvé tant d'amis dévoués ; son renouveau religieux l'éloignait de l'idée de vengeance et de sanglante mêlée guerrière. Il fut d'ailleurs persuadé que l'insurrection ne pourrait réussir et qu'elle aurait des suites funestes.

Pourtant les insurgés se réclamaient de lui... On l'attendait, on l'appelait. Mickiewicz tergiversa pendant des mois et lorsqu'il se rendit finalement dans la province de Posnanie qui, se trouvant sous la domination prussienne, restait à l'écart de l'insurrection, il était déjà trop tard. Il n'y avait plus de doute que la cause était perdue. Mickiewicz aban-

donna donc son intention de passer clandestinement la frontière et de se rendre à Varsovie, que les Russes menaçaient déjà de tous côtés. Il ne lui resta que le rôle du témoin impuissant de la traversée des rescapés polonais qui, fuyant les armées russes, avaient franchi la frontière prussienne et étaient accueillis à travers l'Allemagne entière avec des hommages et des ovations.

Mickiewicz se rendit à Dresde où se trouvait la plus grande agglomération des émigrés et se décida à partager leur sort. S'il n'avait pas participé à l'insurrection, il ne voulait pas se soustraire aux conséquences de la défaite. Mais son amour-propre souffrait. Il sentait qu'on lui reprochait sa désertion. Comme il argumentait qu'il aurait mieux valu se laisser enterrer sous les décombres de Varsovie que de se sauver à l'étranger, un des jeunes héros de l'insurrection lui répondit sévèrement : « Il aurait peut-être fallu agir de la sorte, pour que vous ayez une ruine de plus sur laquelle vous pourriez chanter avec douleur notre défaite ». Même les amis russes de Mickiewicz n'approuvaient pas son attitude. Un d'eux, Simon Chlustine, lui écrivait de Genève : « Mourir là-bas eût été un beau sort digne de vous... La vie, pour nous autres, ne peut être que le choix d'une mort. Vous en aviez une belle sous la main et vous l'avez laissée échapper. C'est triste ».

Cette situation équivoque, les remords qui le brûlaient comme une plaie vive, contribuèrent à hâter la transfiguration psychique du poète. Dorénavant il considérera sa vie comme l'expiation de son absence à l'heure décisive. Et il offrira cette vie au service de sa patrie. La catastrophe nationale éveille en lui le prophète s'élevant au sommet de l'inspiration. Après des années stériles, dissipées en voyages et distractions, Mickiewicz se sentit inondé d'inspiration. Il verrouilla sa porte et se mit au travail, écrivant jour et nuit, sans voir personne et sortant le plus rarement possible. Il avouera plus tard qu'il se trouvait à cette époque dans une sorte de délire, dans un état presqu'inconscient. L'œuvre qu'il crée ainsi est l'expression de sa régénération, mais, à travers les abîmes de la souffrance d'un cœur, elle

montre le drame de la nation, de l'humanité entière. Pour la première fois dans son histoire, la poésie polonaise trouve des accents aussi puissants et des horizons aussi vastes. Avec cette œuvre, la poésie romantique polonaise s'engage dans les régions élevées qu'elle ne quittera plus, prend dans ses mains la conduite spirituelle de sa nation.

Cette œuvre, c'est la suite du drame juvénile, *Les Aïeux*. C'est à dessein que Mickiewicz a rattaché sa nouvelle œuvre à des scènes lyrico-dramatiques où il avait jadis chanté son amour malheureux. Le héros de l'ancien drame, Gustave, personnifiait le poète lui-même qui à cette époque ne pensait qu'à ses blessures d'amour. Nous le retrouvons maintenant dans la cellule du couvent dans laquelle Mickiewicz était enfermé durant son emprisonnement à Wilno. Gustave est en proie à une lutte intérieure, à l'issue de laquelle il comprend qu'il doit oublier son malheur personnel, lorsque son peuple entier souffre terriblement. Il donne une expression symbolique à cette transfiguration en écrivant avec un charbon sur le mur de la cellule : « Gustave est mort, Konrad est né ». A partir de ce moment il est Konrad, l'homme qui sacrifiera toute son énergie à la libération de la patrie. Mais le conflit intérieur n'en devient que plus cuisant. Le choix du nouveau nom est symbolique. C'est le problème de *Konrad Wallenrod* qui réapparaît. Le poète est conscient de la puissance de sa pensée, de son génie. Nous y trouvons l'idée romantique, schelingienne, de la puissance illimitée de l'art. Les voix des Anges disent à Konrad : « Homme, si tu savais quelle est ta puissance ? si tu savais que, la pensée à peine conçue, déjà l'attendent en silence Satan et les Anges. Homme, chacun de vous pourrait, isolé, dans les chaînes, par la pensée seule et par la foi, faire crouler et relever les trônes ».

Et nous voici arrivés au point culminant du Drame, à la célèbre improvisation de Konrad [2]. Le poète ne pense plus

---

2. Cet immense monologue fut en effet « improvisé » par Mickiewicz, pendant une seule nuit. Le matin, ses amis trouvèrent le poète évanoui sur le plancher de sa chambre.

à la ruse et à la trahison. Il ne se sent pas plus faible que ses ennemis. Un élan stupéfiant d'orgueil lui suggère l'idée que *lui-même,* lui seul serait capable de sauver son peuple. Vu les circonstances dans lesquelles ce monologue a été écrit, nous ne pouvons pas le considérer comme une simple fantaisie poétique. Il y a là une expérience personnelle. Et peut-être, en attribuant à sa parole une force surhumaine, Mickiewicz ne s'était-il pas trompé. Cette parole n'a pas renversé les trônes, mais elle a soutenu et consolé des générations. Je citerai quelques passages de cette improvisation pour n'en donner que l'idée, nécessairement imparfaite, comme l'est toute traduction et surtout une traduction en prose d'un texte poétique dont les rythmes fébriles, changeant continuellement, sont inimitables [3].

« Toi, Dieu ! toi, nature ! écoutez-moi !... Voici une musique digne de vous, des chants dignes de vous !... Moi, grand-maître, grand-maître, j'étends les mains, je les étends jusqu'au ciel... Mon âme fait tourner les étoiles d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide, des millions de tons en découlent ; c'est moi qui les ai tous tirés, je les connais tous, je les assemble, je les sépare, je les réunis, je les tresse en arcs-en-ciel, en accords, en strophes, je les répands en sons et en rubans d'étincelles... Ce chant, c'est la force, la puissance ; ce chant, c'est l'immortalité. J'enfante l'immortalité... Que pourrais-tu faire de plus grand, toi, Dieu ?... Vois comme je tire mes pensées de moi-même ; je les incarne en mots ; elles volent, se disséminent dans les cieux, roulent, jouent et étincellent... Elles sont déjà loin, je les sens encore ; je savoure leurs charmes ; je sens leurs contours dans la main, je devine leurs mouvements par ma pensée ; je vous aime, mes enfants poétiques !... mes pensées ! mes étoiles !... mes sentiments !... mes orages !...

Les voilà... les voilà... les voilà ces deux ailes... Elles suffiront... je les étendrai du couchant à l'aurore ; de la gauche je frapperai le passé et de la droite l'avenir... Je m'éléverai sur les rayons du sentiment jusqu'à toi !... et mes yeux pénétreront tes sentiments à toi qui, dit-on, sens dans les cieux. Me voilà... me voilà : tu vois quelle est ma puissance ; vois où s'élèvent mes ailes : je suis homme, et là sur la terre est resté mon corps ! C'est là que j'ai aimé, dans ma

---

3. Ces passages sont inspirés de la traduction contenue dans l'ouvrage *Chefs-d'œuvre d'Adam Mickiewicz, traduits par lui-même et par ses fils,* Paris, Bossard, 1924.

patrie !... là que j'ai laissé mon cœur ; mais mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur une rose ; il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle... Moi, j'aime toute une nation ; *j'ai saisi dans mes bras toutes les générations passées et à venir ; je les ai pressées ici sur le cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père. Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde !...*

Donne-moi l'empire des âmes ! *Je méprise tant cette construction sans vie, nommé le monde, et vantée sans cesse. que je n'ai pas essayé si mes paroles ne suffiraient pas pour la détruire ; mais je sens que, si je comprimais et faisais éclater d'un seul coup ma volonté, je pourrais éteindre cent étoiles et en faire surgir cent autres... car je suis immortel !... Oh ! dans la sphère de la création il y a bien d'autres immortels, mais je n'en ai pas rencontré de supérieurs ! Tu es le premier des êtres dans les cieux... Je suis venu te chercher jusqu'ici, moi, le premier des êtres vivants sur la vallée terrestre... Je ne t'ai pas encore rencontré. Je devine qui tu es. Montre-toi et fais-moi sentir ta supériorité... Je veux la puissance, donne-m'en ou montre-m'en le chemin. J'ai appris qu'il exista des prophètes qui possédaient l'empire des âmes... Je le crois... mais ce qu'ils pouvaient je le puis aussi ! Je veux une puissance égale à la tienne ; je veux gouverner les âmes comme tu les gouvernes...*

Tu gardes le silence... Toujours le silence. Je le vois. Je t'ai deviné, je comprends qui tu es et comment tu exerces ta puissance ; il a menti celui qui t'a donné le nom d'Amour, tu n'es que Sagesse... Mon âme est incarnée dans ma patrie !... Je m'appelle Million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue ; je sens les tourments de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre ! Je délire !... Et Toi, gai, sage, tu gouvernes toujours, tu juges toujours et l'on dit que tu n'erres pas. Ecoute ! Si c'est vrai que tu aimes, si tu chérissais le monde en le créant, si, sous ton empire, la sensibilité n'est pas une anomalie ; si des millions d'infortunés criant : « Secours ! » n'attirent pas tes yeux autrement qu'une équation difficile à résoudre ; si l'amour est de quelque utilité dans ton univers, et s'il n'est pas de ta part une erreur de calcul !... Tu gardes le silence... moi, je t'ai dévoilé les abîmes de mon cœur. Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive de ta puissance... Avec cette faible part, que je créerais de bonheur ! Tu gardes le silence... Toujours le silence... Réponds... car je tire contre la nature ; si je ne la réduis pas en poudre, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines ; je lancerai ma voix jusqu'aux dernières limites de la création ; d'une voix qui retentira de génération en génération, je m'écrierai que tu n'es pas le Père du monde... mais que tu en es... le Tzar ! »

Le poète n'a pas osé mettre ce défi suprême dans la bouche de Konrad. C'est la voix du Diable qui dit le dernier mot du monologue. Mais Konrad en a dit déjà plus qu'il ne devait. Il s'arrête, chancelle, tombe. La crise a atteint son apogée. L'orgueil d'un génie conscient de sa puissance n'est pas la solution qu'il faut. Ce n'est pas la haine qui sauvera les peuples opprimés. Ce n'est pas la révolte de Konrad qui donne l'idée essentielle du drame ; c'est la vision prophétique de l'abbé Pierre, vision d'une future rédemption des peuples.

Le drame de Mickiewicz contient encore plusieurs scènes tantôt lyriques, tantôt réalistes, décrivant les souffrances du peuple meurtri. Le poète avait l'intention de créer là une œuvre immense, une nouvelle « Divine Comédie », son unique ouvrage qui serait digne d'être lu. Mais il n'a jamais achevé ce drame, et le dénouement idéologique que *Les Aïeux* laissaient pressentir se trouve dans deux autres œuvres parues presqu'en même temps : *Le Livre de la Nation polonaise* et *Le Livre des Pélerins polonais*. Ce sont deux recueils de paraboles et de maximes présentées en un style biblique et qui exposent le nouveau credo du poète. Il ne cherche plus ni la trahison, ni la vengeance, ni même la lutte contre les ennemis. Il ne croit plus à la possibilité de sauver sa patrie sans sauver le monde entier. Et pour que le monde soit sauvé, il faut comprendre que la morale et l'esprit chrétien ne peuvent pas être bannis de la politique. A une époque où, depuis trois siècles, Machiavel avait, croyait-on, défini les règles incontestables de la politique réaliste, l'appel à une politique chrétienne, une politique basée sur la morale, la justice et la charité, peut paraître naïf et insensé. Mais — répond Mickiewicz — les grands paradoxes du Sermon sur la Montagne n'ont-ils pas paru aussi insensés ? Aucune organisation politique du monde, la plus parfaitement organisée, ne vaudra rien, tant que les dirigeants seront animés d'esprit égoïste et seront sans scrupules. On ne pourra d'ailleurs passer tout simplement de la politique machiavéliste à l'ordre chrétien, aux rapports de charité entre les nations. On ne pourra le faire sans *expiation*. Et la mission

de la Pologne serait d'accomplir cette expiation pour les autres peuples du globe. La Pologne souffre déjà, elle est déjà comme une victime expiatoire, comme une rançon de l'Europe. Et par ses souffrances elle amènera les autres nations au salut.

Nous voyons apparaître ici pour la première fois cette idée de la Pologne conçue comme le Christ des Nations, le fameux « messianisme » polonais qui a provoqué tant de jugements contradictoires, tant d'admiration et tant de railleries. L'interprétation de ce messianisme, telle que Mickiewicz la donne dans les deux œuvres mentionnées, n'est pas la seule qui ait été avancée ; elle aura un autre aspect dans les œuvres ultérieures du poète. Cependant ce qui y restera comme un motif constant est l'idée qu'aucune solution politique ne sera viable si elle n'englobe pas la totalité des nations et si elle n'est pas précédée d'une régénération spirituelle.

Les deux petits livres devinrent l'œuvre de Mickiewicz la mieux connue à l'étranger. Il est vrai qu'à part quelques admirateurs, parmi lesquels Lamennais, ils se heurtèrent plutôt à une forte opposition. Les radicaux raillèrent sa naïveté politique et traitèrent le poète de dévot et de superstitieux. D'autre part Rome mit le *Livre des Pèlerins* à l'index comme étant de tendance hérétique. Malgré ces oppositions, ou plutôt grâce à ces oppositions, les deux livres furent tout de suite traduits en plusieurs langues et largement répandus. Et ils donnèrent à leur auteur une si grande autorité parmi ses compatriotes, qu'arrivé à Paris, Mickiewicz sut imposer d'emblée son autorité à une émigration déjà divisée et tumultueuse. Il rédigeait un journal *Le Pèlerin* dans lequel il essayait d'insinuer ses idées, mais il se sentait toujours plus las des querelles mesquines de parti, de tout ce côté pratique de la vie politique qui ressemblait si peu à ses idéaux. « Les affaires de l'émigration dévorent mon temps — écrivait-il — et gâtent surtout mon humeur... Ma vie, entourée d'éléments étrangers est très pénible. Les uns me haïssent, les autres me regardent de travers, les doctrinaires me tiennent pour un fou, tous sont solennellement

bêtes, criards et impuissants... Je me suis tellement dégoûté de Paris que j'ai peine à le supporter ». Et pour fuir cette vie mesquine et accablante il se réfugiait dans son art. L'œuvre qu'il offrit en 1834 à ses compatriotes fut par son sujet et son style une véritable surprise. Après les élans titaniques des *Aïeux*, après le souffle prophétique et mystique des *Livres de la Nation* et *des Pèlerins* parut une délicieuse épopée idyllique dont tout le mysticisme et tous les grands problèmes de l'époque furent bannis pour faire place à la poésie d'une pureté incomparable et d'une force évocatrice que Mickiewicz lui-même n'avait jamais atteintes auparavant.

Le but de cette œuvre était de raviver le souvenir du pays et d'en renforcer l'amour dans les cœurs des exilés qui, égarés dans leurs petites querelles, semblaient avoir oublié leur terre natale, la raison pour laquelle ils vivaient en exil. Mickiewicz a voulu faire revivre et fixer pour toujours la beauté et les charmes de sa province natale, la vie paisible d'une société patriarcale laborieuse, querelleuse et fantasque, où s'était écoulée son enfance, un monde qui appartenait déjà au passé. Et il créa aussi son œuvre la plus parfaite, la plus achevée et la plus émouvante malgré son calme et son ordonnance classique, l'œuvre qui devint l'épopée nationale de la Pologne. C'est *Pan Tadeusz* (Messire Taddhée).

Paul Cazin considère *Pan Tadeusz* comme le seul poème épique que le XIXme siècle ait produit, et ce jugement ne me paraît pas exagéré. Il y a là en effet ce qu'on trouve dans les anciennes épopées : tableaux de la vie d'une société entière sans la moindre trace de pastiche, d'imitation du genre littéraire, de faux pathos ou des réminiscences mythologiques. Le caractère épique de ce poème qui n'a rien de tendu et de pompeux, qui est plutôt plein de bonhomie, vient de son authenticité inégalable, de son ampleur et de ce calme si inattendu après les transports et les tourments des œuvres précédentes de Mickiewicz. Il vient de cette faculté prodigieuse de transformer en pure poésie les événements les plus quotidiens, les occupations agricoles, les

affaires du ménage, les chasses, les promenades dans la forêt pour cueillir des champignons. Le poète atteint le sommet de son art dans les descriptions de la région de son enfance avec ses plaines, ses forêts sauvages, ses collines, ses étangs, avec le bruissement du vent dans les arbres, le chant matinal des oiseaux, le coassement des grenouilles dans la soirée, le mouvement des nuages sur le ciel. Et puis la langue, une langue qui en elle-même évoque déjà la vie de la nation. Langue d'une simplicité inégalable malgré l'extrême richesse du vocabulaire, langue qui même dans ses irrégularités grammaticales, ses naïvetés voulues de rimes, ses provincialismes charmants et judicieusement dosés, donne une preuve de la virtuosité géniale du poète. Rien d'étonnant qu'il n'existe aucune traduction adéquate de ce chef d'œuvre. La meilleure traduction française, celle de Paul Cazin, est en prose. Elle fait de l'épopée un roman, ce que *Messire Taddhée* n'est pas. Ainsi cette œuvre dont d'innombrables passages sont devenus proverbes ou dictons demeurera à jamais le patrimoine réservé à une seule nation.

Messire Taddhée fut le chant du cygne de Mickiewicz. Pendant 22 ans qu'il vécut encore il ne publia plus aucune œuvre poétique importante. Sa vie dorénavant est entièrement vouée au service de sa patrie, à une activité fiévreuse et tourmentée. La seule époque paisible, le seul moment de repos dans cette vie accablante fut le séjour à Lausanne où Mickiewicz obtint, en 1839, la chaire de littérature latine et où il trouva de nouveaux amis, avant tout Juste et Caroline Olivier [4]. Mais ce séjour ne dura qu'un an. Appelé à la chaire de littératures slaves au Collège de France, Mickiewicz malgré l'antipathie qu'il ressentait pour la vie parisienne, se croit obligé de profiter de cette nouvelle occasion qui lui permettra de parler au nom de toute la famille slave, au nom de son peuple baillonné et cela, du haut d'une tribune célèbre en Europe entière.

---

4. Pour les détails du séjour lausannois de Mickiewicz, cf. G. Ferretti, *Adam Mickiewicz à l'Académie de Lausanne,* Etudes de lettres, 1940, et L. Wellisz, *Une amitié polono-suisse : Adam Mickiewicz, Juste et Caroline Olivier,* Lausanne, Rouge, 1942.

Cette nouvelle activité débuta brillamment. L'art oratoire de Mickiewicz, le don poétique qui lui permettait de recourir à l'intuition là où son érudition faisait défaut, la profondeur et l'objectivité du jugement, la faculté d'embrasser les horizons les plus vastes et, en plus, sa renommée, lui attiraient un auditoire très nombreux et d'élite. Ses nouveaux amis, Quinet et Michelet, de même que Georges Sand et Chopin, ne manquaient jamais ses cours. Une vie meilleure semblait commencer pour le poète.

C'est alors qu'éclata la catastrophe. Les crises passagères de démence dont souffrait l'épouse de Mickiewicz déjà avant son séjour à Lausanne s'aggravèrent et l'état de la malade fut déclaré incurable. En proie à une profonde détresse Mickiewicz était prêt à recourir à n'importe quel remède. Un matin, un inconnu se présenta chez lui en se déclarant envoyé de Dieu, venu préparer la voie à une nouvelle époque ; Mickiewicz serait appelé à devenir l'annonciateur de la vivante parole divine. Cet homme s'appelait André Towianski, un exilé volontaire, venant tout droit du fond de la Lithuanie. Mickiewicz le dévisagea avec stupeur ; il reconnaissait en Towianski l'homme qu'il avait vu une fois en vision. Mais il restait encore incrédule. Towianski se fit conduire chez la femme du poète, la regarda dans les yeux, prit ses mains dans les siennes. Au bout de quelques instants, elle fut guérie. Mickiewicz se redressa ; un autre homme était né en lui, animé d'une foi nouvelle, inondé d'exaltation. A partir de ce jour il devint le porte-parole du « prophète » dans lequel il voyait le précurseur de l'avènement du royaume du Ciel sur la terre.

Ainsi commença la période la plus troublante dans la vie du poète. Towianski, un mystificateur adroit, savait exercer une influence irrésistible sur les esprits les plus distingués. Il comprit qu'en gagnant à sa cause Mickiewicz il n'aurait pas de difficultés pour dominer les autres. Et voici que bientôt un cercle de disciples fervents, des poètes et des soldats, des hommes de cœur, d'action, d'inspiration et d'héroïsme, des prêtres même, se rassemblèrent autour de ce thaumaturge à peine instruit, et tous ils devinrent des

instruments dociles dans ses mains. Ce fut comme une démence collective, mais le plus douloureux était que Mickiewicz fut le plus fervent parmi eux. Dans son exaltation maladive il ne tarda de commettre une erreur après l'autre. Ses idées deviennent étranges et incohérentes. Il n'identifie plus la Pologne avec le Sauveur du monde, il croit à l'avénement prochain du Messie en personne. Il n'hésite pas à proclamer ces idées au Collège de France. Il y attaquait ouvertement le régime de Louis-Philippe, l'église catholique qu'il accusait de trahison à sa mission, glorifiait Napoléon. Michelet et Quinet, bien qu'ils ne partageassent pas les idées religieuses de leur ami, secondaient Mickiewicz dans son combat contre le formalisme des religions et contre les doctrines méprisables dont se réclamait le gouvernement. Le Collège de France devenait le foyer d'une agitation turbulente. Le 19 mars 1844, Mickiewicz annonça officiellement de la chaire l'avènement du Messie en la personne de Towianski. Le gouvernement en eut assez. On donna à Mickiewicz un congé de six mois. Il termina son dernier cours par un hommage à Napoléon, le « saint de notre époque ». Il ne remontera jamais à cette chaire.

Sa vie devient de plus en plus pénible : maladie de sa femme, des soucis financiers et, finalement, le désaccord avec Towianski. Les miracles promis par celui-ci ne venaient pas, le prophète établi à Soleure semblait se désintéresser du sort de la Pologne. Lorsque la révolution de 1848 remplit tous les esprits d'espoir, Towianski s'opposa catégoriquement à ce que ses disciples se joignissent au mouvement révolutionnaire. La Pologne ne devait songer qu'à son perfectionnement moral, disait-il, ne pas se mêler de politique ni de luttes militaires. Ce fut alors la rupture. Mickiewicz, le même Mickiewicz qui ne s'était pas rallié à l'insurrection de 1831, entreprit contre la volonté de son Maître le voyage à Rome pour y organiser la Légion Polonaise. Il fut reçu en audience par Pie IX qu'il harangua avec véhémence et faillit renverser par terre. Il ne réussit à réunir que 12 volontaires. Ils formèrent la Légion Polonaise qui partit de Rome en deux équipages. Mais le prestige de

Mickiewicz était si grand que le voyage de ce petit groupe devint une véritable marche triomphale. Les villes italiennes recevaient cette poignée d'hommes avec des transports d'enthousiasme. On pavoisait les maisons, illuminait les rues et la légion grossissait au cours du voyage. Arrivée à Milan, elle comptait déjà des centaines de soldats.

Mais, bien que la Légion Polonaise ait participé aux combats contre les Autrichiens en Lombardie, son existence fut menacée après la défaite de l'armée piémontaise. L'année 1848 n'apporta pas la libération attendue, elle n'eut presque aucun écho en Pologne. Malgré cet échec Mickiewicz ne montrait nulle défaillance. Il rentre à Paris, sûr de retrouver son poste au Collège de France. Mais malgré la reconnaissance que Louis-Napoléon, président de la République, lui devait, le gouvernement redoutait un professeur aussi turbulent et fantasque. C'est alors que Mickiewicz fonde le journal *Tribune des Peuples,* qui eut comme collaborateurs les représentants de tous les peuples opprimés : des Polonais, des Italiens, des Espagnols, des Russes, des Autrichiens. L'idée de la guerre sainte pour la délivrance des peuples était l'essence du programme de la *Tribune*. Mickiewicz parvint à réunir autour de lui des hommes éminents, mais qui ne partageaient ni sa foi, ni son fervent bonapartisme, et des dissensions ne tardèrent pas à en résulter. Le journal ne parut que deux ans, mais c'est dans ce journal que Mickiewicz exprima peut-être le plus clairement ses idées politiques et sociales qui, épurées maintenant, après la rupture avec Towianski, du mysticisme maladif, peuvent être caractérisées comme un socialisme très avancé, mais foncièrement chrétien, une anticipation du socialisme chrétien actuel.

Au début de l'année 1855, Mickiewicz perdit sa femme. Et six mois plus tard il s'embarquait pour Constantinople. La guerre de Crimée ranima l'espoir d'une intervention militaire en Pologne. Les perspectives de créer la Légion Polonaise étaient cette fois plus grandes qu'en 1848. La Turquie organisait une formation militaire régulière à laquelle pouvaient se joindre tous les volontaires désireux de combattre contre la Russie. Arrivé en septembre dans la capitale turque,

Mickiewicz y trouva deux régiments fort bien organisés sous le commandement de Sadyk-Pacha, un Polonais converti à l'Islam. Mickiewicz se sent de nouveau heureux. Il croit à l'issue victorieuse de la guerre. Il élabore fébrilement des plans d'organisation de la légion, crée une légion israélite, se prépare à visiter la Bulgarie et la Serbie. Ces plans sont peut-être chimériques et naïfs, mais sa grandeur personnelle est reconnue même par les étrangers. Un jour, comme il traversait avec un de ses amis une rue de Constantinople, un passant turc s'arrêta comme ébloui et, saisissant la main du compagnon de Mickiewicz, lui demanda : « Qui est cet homme ? Cet homme est oint par le Prophète ! ». Quelques jours plus tard, Mickiewicz fut fauché par le choléra. Le destin ne lui épargna pas ce dernier échec, mais il mourut au moins avant qu'il ait pu apprendre que cette guerre non plus n'apporterait aucune modification au sort de sa patrie.

Telles furent la vie et l'œuvre d'un des hommes les plus remarquables du XIXme siècle et dont je n'ai pu donner ici qu'une image bien sommaire et imparfaite. Je n'ai pas essayé de cacher les défaillances et les égarements de Mickiewicz ni tenté de lui faire un panégyrique. Il n'en a pas besoin. Car malgré ses défaillances ou peut-être même à travers ces défaillances apparaît l'homme d'une grandeur, d'une noblesse et d'une sincérité indéniables. L'homme qui a échoué dans ses entreprises pratiques précisément parce qu'il était trop noble et trop sincère, parce que dans la poursuite de ses buts il ne savait pas s'abaisser, n'admettait aucun compromis, ne craignait ni le danger ni le ridicule. Un des plus grands génies poétiques de son siècle, il imposa le silence à sa muse, car il trouva sson talent incapable d'exprimer ce que la vraie poésie devait dire. Il cherchait toujours à effacer sa propre personne pour mettre d'autant plus en valeur la cause qu'il défendait. Conscient du don de subjuguer les âmes humaines, il n'en profitait que pour entraîner ses prochains vers ce qu'il considérait comme le devoir le plus sublime de l'humanité. Et s'il a échoué dans sa vie et dans la politique, il remporta une victoire spirituelle. Non seulement son œuvre, malheureuse-

ment confinée à cause de sa langue, à une seule nation, mais aussi sa vie entière sont devenues modèles de grandeur et de sacrifice. Et ceci n'a pas été compris par ses compatriotes seulement. On cite souvent les mots qu'Edgar Quinet a dits de Mickiewicz : « Qui jamais a entendu une parole plus sincère, plus religieuse, plus chrétienne, plus extraordinaire que celle de cet exilé, au milieu d'un reste de son peuple, comme le prophète sous les saules ? Ah ! si l'âme des martyrs et des saints de la Pologne n'est pas avec lui, je ne sais où elle est ». Et si l'on peut accuser de partialité cet ami intime de Mickiewicz, on devrait ajouter l'opinion qui, cette fois, émane d'un politicien que personne ne saurait accuser de manque d'esprit réaliste, l'opinion de Cavour : « Quand un peuple produit des hommes tels que Homère, Dante, Shakespeare ou Mickiewicz, c'est le signe que ce peuple est appelé à de hautes destinées ».

Constantin Regamey.